

Revue du Siècle - N° 2 - Mai  
« DE SENECTUTE » de M. GIDE 1933

Est-ce l'apothéose, est-ce le prélude d'un chant funèbre ? Jamais il ne fut tant qu'aujourd'hui question de M. André Gide. La N.R.F. commence à publier les « Œuvres complètes ». Presque simultanément, trois écrivains consacrent des ouvrages (1) à l'auteur des *Nourritures terrestres*. A peine tus les échos d'un jubilé de sexagénaire, le monde officiel s'intéresse au prochain voyage de M. Gide en U.R.S.S. Malgré maintes oraisons dernières, sans doute un peu prématurées, ce diable d'homme — cet homme du diable, dirait M. Massis — ne se résigne pas à mourir. Mais est-ce seule-

On né es m r é

~~est un de ces détracteurs qui il joue le « mauvais tour d'une Vieillesse aussi bruyante »~~

~~ment à ses détracteurs qu'il joue le « mauvais tour d'une Vieillesse aussi bruyante »~~

I. — LE MORALISTE CONTRE LA MORALE.

Le concert des biographes les plus récents de M. Gide n'est pas d'une harmonie parfaite. M. Fernandez nous donne la clef intelligente, parfois un peu inutile, d'une œuvre claire; M. L.-P. Quint une hagiographie du seigneur de Cuverville dont l'esprit critique est trop souvent absent. Malgré une recherche constante de détails savamment choisis et stylisés, voire même faussés (simple détail entre autres: M. L.-P. Quint croit devoir nous affirmer que l'« élève Gide » fut un cancre. Mais celui-ci ne nous a-t-il pas rapporté lui-même l'histoire de sa rivalité avec Pierre Louys pour la place de premier en français?) L'enthousiasme laisse cependant un peu plus clairvoyante l'étude de l'œuvre proprement dite. Sous un titre un peu prétentieux, l'essai de M. René Schwob, seul, est original. Il brosse un portrait intérieur de M. Gide, qui, en dépit d'une certaine confusion dans la composition, est plein de vie. M. Schwob entre courageusement dans tous les dédales de cette pensée, en suit tous les méandres, forcé parfois d'enfermer sa proie dans ses propres sophismes. Son œuvre généreuse n'est jamais volontairement dure; sans perfidie, elle parvient à être terrible. Le ton ne permet pas de douter d'une sympathie sincère, mais, chaque fois qu'il s'agit de solder le résultat de l'entreprise gidienne, cette sympathie doit conclure : « ECHÉC! »

Sur un point unique les trois critiques s'accordent, sur le caractère essentiellement moral (immoral ou amoral) de l'œuvre de M. Gide. Celui-ci, d'ailleurs, ne nous le laissait pas ignorer dans le dialogue supposé qu'il écrivait aux *Nouveaux Prétextes* :

- Les questions morales vous intéressent?
- Comment donc! L'étoffe dont nos livres sont faits.

Mais il y a morale et morale et la conversation se poursuivait par cette réponse qui fournirait une éloquente épigraphe aux « Œuvres complètes » :

- Mais qu'est-ce donc, selon vous, que la morale?
- Une dépendance de l'esthétique...

On pourrait, il faudrait poursuivre et questionner encore :

- Mais qu'est-ce alors, selon vous, que l'esthétique?
- La recherche du plaisir, de mon ou de votre plaisir...

Réduisant ainsi successivement la morale à l'esthétique

(1) René Schwob : *Le Vrai Drame d'André Gide* (B. Grasset).  
 Léon-Pierre Quint : *André Gide, sa vie, son œuvre* (Stock).  
 Ramon Fernandez : *André Gide* (Corréa).

et trouvant, dans la sensation agréable, le seul critérium de cette esthétique, ce singulier moraliste ne cache pas qu'il bénéficie ainsi d'une justification morale facile : « Certes, écrit-il, il m'a plu souvent qu'une doctrine et même qu'un système complet de pensées ordonnées justifiât à moi-même mes actes. » C'est bien le « soi-même pris pour fin » par lequel M. Schwob résume l'œuvre morale gidienne.

Tout est ainsi ordonné dans l'univers à ce qui est la plus petite part : soi-même, au plus bref moment où ce soi-même se livre : l'instant. « Ne distingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant », conseille Ménélaque à Nathanaël. Et c'est l'instant, qu'en guise de règle morale, exalte M. Gide. Jusqu'à son style qui en exhale la brève poésie, par ces petites phrases de quelques mots, juxtaposées comme des notes de musique sur une partition, par cette foison d'adverbes qui impriment aux objets les plus stables une apparente mobilité.

L'optimisme gidien chante « le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme ». M. Ch. du Bos (2) pouvait très justement objecter à M. Gide que son seul but moral « était l'acte de vivre ». M. Gide en avait convenu par avance : « Je vis et cela est admirable ».

— Est-ce cela, seulement?

— Oui, seulement.

Et chaque fois qu'on fait le bilan d'une « invention » gidienne, c'est ce « seulement » qu'on pousse comme un soupir. La clairvoyance charitable de M. Schwob ne s'y est pas trompée : l'« homme » de Gide, cet individu qu'il cultive sur le sol le plus mouvant est un homme diminué, appauvri. M. Gide le prive du temps sans lui donner l'éternité; il le sévère de surnature tout en diminuant sa nature.

Le héros de Dostoïevsky, auquel on a maintes fois comparé l'homme de Gide, savait et sa dignité non pareille (puisque tout acte humain qui compte est métaphysique) et son indignité profonde que tant de ses personnages avouent et crient, parfois désespérés avec Léon Bloy « de n'être pas des saints ». Des anges non plus sans doute.

M. Gide, tout asservi à cette sexualité, à ces troubles dont d'autres se désespèrent, a beau exalter ces instincts, il ne peut les ériger en règle de morale universelle qu'à la condition de nous laisser — et de se laisser ignorer de quel prix ceux-ci se paient.

(2) Cf. Ch. du Bos : le Dialogue avec André Gide.

M. Marcel Arland a remarqué qu' « il y a dans l'œuvre de Gide une lacune immense : cette œuvre semble ignorer la douleur ». Mais est-ce bien ignorance ou mépris de celui qu'un égoïsme tout puissant a pu dispenser de souffrir? Mépris hérité de Nietzsche.

On se rappelle qu'un des acteurs des *Caves du Vatican* a divisé les humains en deux catégories : les crustacés et les subtils. La race des esclaves et celle des maîtres. Pour les premiers, M. Gide ne dissimule pas une pitié toute imprégnée de dégoût : « *Soignez les faibles, protégez-les, écrit-il dans Prétextes, mais par pitié pour nous, n'établissez pas sur eux notre règle.* » Mais quel est ce « nous » qui tient à n'être pas confondu avec les faibles? Qui donc se sent assez fort pour se l'approprier?

Dieu, sans doute, seul le pourrait, et c'est à Dieu seul que serait applicable la morale gidiennne. Morale contre la morale, puisque supposant *a priori* parfait celui auquel elle s'adresse, elle se permet de rompre orgueilleusement cet équilibre de droits et de devoirs qu'est tout morale humaine.

## II. — ANDRÉ GIDE OU LA FERVEUR.

Plus encore que dans la facilité, c'est dans un ensemble de sortilèges formels qu'il faut chercher la raison du prestige non douteux de l'œuvre de M. Gide.

Plus d'un homme de bonne foi viendront en témoigner. M. Schwob lui-même qui, dans une lettre parue aux *Cahiers 1929*, lui écrivait : « Du temps où j'ignorais l'Eglise, ne soupçonnant pas que l'ordre et la ferveur y fussent réunis, tandis que Maurras seul m'enseignait l'ordre, vous seul avez entretenu ma ferveur. » Et le lieutenant de vaisseau du Pouey (dont les lettres associent aussi curieusement le nom de M. Maurras à celui de M. Gide, signe au moins de sincérité et du même double besoin qu'avouait M. Schwob) ce Michel Vieuchange encore qui croyait répondre à l'appel des *Nourritures terrestres* en partant pour son voyage héroïque de Smara.

De tels témoignages valent tout de même qu'on fasse crédit à M. Gide d'une certaine sincérité, d'une certaine pureté, comme y consnt généreusement M. Schwob. Même s'il ne le mérite pas. Telle page aussi des *André Walter*, telle autre de *la Porte étrolte* où s'exprime un effort noble (encore que contestable), cette préface encore, plus récente, de *Vol de Nuit*, où l'auteur de *l'Immoraliste* n'hésitait pas à louer non seulement « ce surpassement de soi qu'obtient la volonté

tendue » et non un héroïsme « gratuit », une « liberté », mais l'« acceptation d'un devoir », aveu qui vient d'ailleurs, quoi qu'il en dise, contredire l'amour de son Prométhée pour l'aigle qui le dévore, car le héros ne peut aimer indifféremment, comme Prométhée, tout ce qui le dévore.

\*  
\*\*

« ...Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur... » Presque tout l'attrait de M. Gide est dans cette promesse d'une vie brûlante, d'une vie qui serait au-dessus des autres vies car toujours elle est ardente. C'est cet appel imprécis que toute jeunesse aura entendu sans y trouver dans la vie ordinaire sa satisfaction : appel de la méditation de René, ou tapage du surréalisme et de l'après-guerre; tous sinon de la même qualité, du moins de la même parenté.

Le secret du prestige, entretenu par un extraordinaire art lyrique, que M. Gide a exercé au moins passagèrement sur tant d'entre nous, il était dans ce fait que M. Gide a trouvé dans la matière généreuse et trouble, noble et périlleuse, enthousiaste et sans calcul qui s'agitait en nous aux environs de notre dix-huitième année, le thème d'un poème.

Un poème qui nous semblait nôtre.

Il ne suffit pas, sans doute, de cette musique insinuante du style pour entretenir la ferveur qu'il importe de prolonger toujours, car lorsqu'elle retombe, elle nous laisse dans un état de dégoût, d'amertume et de médiocrité pire que si nous ne l'avions jamais possédée. L'art de M. Gide est plus savant que celui d'une simple adolescence qui ne parviendrait pas à se survivre. M. Gide a su draper cette maigre ferveur d'un manteau qui ressemblait à celui éclatant d'une vraie mystique. « S'il n'avait mis Dieu à toutes les sauces, et mêlé les souvenirs de l'Évangile à ceux des *Mille et une Nuits* », comme écrit savoureusement M. Fernandez, pourrait-on être aussi longtemps dupe de cet ensorceleur ?

M. R. Schwob a fort bien souligné le caractère pseudo-religieux de l'œuvre de Gide et mis en lumière quelle force apportaient à son pouvoir toutes ces réminiscences, non de la foi, mais d'une spiritualité vague qui en a toutes les apparences, et toutes les possibilités d'émotive communication. L'œuvre de M. Gide apparaît, en effet, souvent comme une sorte de parodie du christianisme que son auteur a abandonné, parce que celui-ci lui a emprunté de symboles et de poésies transformés par lui en simples charmes magiques.

Ici, évidemment, c'est avec raison qu'on peut dénoncer

une confusion habilement entretenue, et que cette révélation même jette un jour suspect sur ce qui semblait le plus pur. Si M. Gide entretient la ferveur et s'il nous invite parfois à élever cette ferveur, c'est toujours pour nous « efforcer d'entrer par la porte étroite », opération qui lui fait éprouver les délices de la joie amère du sacrifice, joie d'autant plus forte que le sacrifice est plus inutile ». C'est le frémissement, non l'inquiétude », remarque M. Marcel Arland. Ainsi l'effort moral, qui paraissait le plus désintéressé, n'est encore que la forme à peine détournée d'une action voluptueuse.

M. Gide a résumé lui-même le contenu de cette « ferveur » qu'enseigne Ménélaque par cette formule d'une simplicité presque puérile mais qui justement pouvait séduire de jeunes âmes bouillantes d'action : L'essentiel, c'est de manifester. N'importe quoi! « *Car tout doit être manifesté, même les plus funestes choses.* »

### III. — L'ADIEU A NATHANAËL.

De l'adolescent qui couvrait fiévreusement les pages noires et blanches des *Cahiers d'André Walter*, de ce jeune homme ardent qui fut, plus ou moins, le compagnon — il est vrai de passage — de notre propre jeunesse, au sexagénaire qui exhale dans les dernières pages de son *Journal* (3) une amertume fielleuse que nous ne lui connaissions pas (si nous savions cependant sa perfidie, son ironie négatrice), de l'esthète délicat qui offrait à d'autres jeunes esthètes le poison des *Nourritures terrestres*, à l'homme de parti qui, au terme de sa vie, vient de découvrir le communisme et exalte avec l'accent du fanatisme, encore plus que de la foi, la « mystique » du plan quinquennal, et la vertu de la lutte des classes. Certains habiles à tout expliquer ne manqueront pas de décrire un itinéraire logique du chemin parcouru.

Mais Nathanaël, non plus que l'artisan de la première heure de la révolution marxiste (c'est-à-dire les deux intéressés) jamais ne pourront croire que M. Gide soit un écrivain prolétarien.

M. Schwob, à la fin de son livre, rapporte une conversation qu'il a eue avec une institutrice communiste sur les œuvres de Gide : « Oh! dit celle-ci, elles n'offrent aucun intérêt au point de vue prolétarien ». Cela se conçoit aisément.

Tout ce que l'œuvre de M. Gide a de commun avec l'œuvre

(3) Cf. la N.R.F. de juin, juillet, août... etc, 1932.

première de Barrès (celle du culte du Moi) vient interdire à ce grand bourgeois aristocrate et anarchiste, égotiste et égoïste, dont la récente conversion prétend n'être nullement repentir, l'accès d'une cellule. La juste protestation qu'éleve en terminant M. Schwob, cet appel à ce que peut contenir de sincérité vraie la révolte des malheureux avides d'un sort plus juste (révolte sans rapport ni ressemblance même avec le délicieux frémissement gidien), exprime fort bien ce que nous pensons nous-même. Si nous nous opposons au communisme, c'est, parce que, comme M. Schwob, nous ne pouvons admettre une société « où Dieu ne soit pas toujours et le premier servi », c'est-à-dire où les valeurs spirituelles sont plétinées, où l'Esprit est étouffé par le culte exclusif de la Matière.

La morale dite morale bourgeoise, c'est-à-dire que rien de plus haut que la satisfaction de commodités sociales, ne vient justifier ou sanctionner, nous la réprouvons. Mais il semble bien que ce que M. Gide, qui prétend en avoir souffert, cherche ici à satisfaire, c'est, à n'importe quel prix, sa vengeance. Son adhésion au communisme, ce fanatisme de néophyte n'ont aucune apparence de valeur positive. Si M. Gide dit prendre parti pour une société nouvelle, c'est en réalité seulement contre une société actuelle qu'il assoit sa position. Ne serait-il donc plus comme Narcisse indifférent à la chose qui est changée; ce qui lui importait, c'était le changement : *« Du plus lointain futur, les choses virtuelles passent vers l'être. Narcisse les voit, puis elles passent, elles s'écoulent dans le passé. Narcisse trouve bientôt que c'est toujours la même chose. »* Ce qui soutient la contemplation de Narcisse c'est le mouvement, non la curiosité des objets mouvants. Lorsqu'il semble capable d'amour, M. Gide, même ne peut aimer ce qui est concret. Tel son Michel qui aime l'amitié, non pas ses amis.

« Une société sans Dieu et sans famille... » évidemment cela devait tenter M. Gide, mais la remarque de M. L.-P. Quint reste juste : « Tout, dit-il, nous montre aujourd'hui que c'est l'Etat qui hérite des fonctions de la famille (4) au fur et à mesure que celle-ci disparaît ». Sincèrement alors M. Gide peut-il beaucoup préférer à la famille qu'il hait, ce monstre tentaculaire qui est la somme de collectivités grandissantes, lui qui estimait que, « réunis, les hommes perdent ce qu'ils ont de précieusement personnel? » Une société dont toute

(4) On pourrait ajouter : de Dieu. La formule de l'Etat-Providence n'est pas seulement une métaphore.

solitude — même la plus nécessaire — est bannie, où tout n'est que l'œuvre des collectivités (c'est ce que nous proposons récemment le film de propagande moscoute : *le Chemin de la vie*), peut-elle vraiment tenter ce solitaire qui affirmait dans *Prétextes* : « Je hais la foule ». Cette oppression tyrannique de l'Etat, est-ce honnête de lui déclarer son amour par haine d'autres oppressions subies ?

M. R. Schwob, qui aime trop profondément M. Gide pour comprendre comment celui-ci aurait pu se résigner à « prendre parti », touche sans doute au cœur de la question, lorsqu'il imagine que M. Gide goûte surtout dans cette adhésion à une société qui n'est pas celle où il est né « l'illusion dont il ne peut se passer d'être au niveau de la plus récente jeunesse ». C'est cette peur terrible, cette crainte angoissée de mourir en « prononçant des paroles de vieillard » qui, peut-être, le fait se jeter sur n'importe quel conformisme qu'il ne subira pas, pour se venger des conformismes qui étaient sa prison. On dirait le défi d'un vieillard (le ton hargneux du *Journal* confirme assez cette hypothèse) qui ne se console pas de tous les échecs de sa vie, et surtout de celui plus cruel d'une jeunesse qu'il n'est plus en mesure de prolonger. Faut de pouvoir désormais entretenir en lui cette flamme juvénile permanente qui l'isolait du monde bourgeois où il vivait et dont il lui faut à tout prix sortir, il se jette vers d'autres lois, non pour s'y soumettre, mais parce que celles-ci sont pour lui l'occasion d'une issue.

« Que l'âme reste désireuse toujours, dans l'assouissement elle retombe », écrivait-il, lorsqu'avidement du seul devenir, insatisfait toujours de l'être, il pouvait entretenir son illusion par une subtile gymnastique de l'esprit. Le voici aujourd'hui qui semble manifester plus que n'importe lequel de tous ces conformistes qu'il avait dénoncés avec dédain, une avidité forcenée d'êtreindre autre chose que des chimères ou des rêves. L'amour des gestes — car son « communisme », c'est surtout un geste (tout comme le crime « gratuit » de Lafcadio) son dernier — lui qui a tant aimé les gestes, l'aura amené à cette grimace.

Ce n'est pas nous à qui M. Gide est depuis longtemps indifférent qui formulerons à son adresse une dernière parole d'adieu. C'est Nathanaël à qui il avait enseigné son inquiétude équivoque et délicieuse, c'est ce puiné à qui il promettait une ferveur qui toujours se renouvelle, à qui il offrait son rêve qu'aucune réalité ne devait venir décevoir, qui, aujourd'hui, ne le reconnaîtra même plus.

RENÉ VINCENT,